

De ces canaux il ne reste rien, mais une large ceinture verte marqué la place qu'ils ont occupée. Là le gazon pousse plus abondant, parce que la terre y est plus fertile et l'humidité plus persistante. Le temple est réellement à nos pieds, et Hérodote avait raison de dire que de la ville on le dominait pleinement. Nous y descendons avec précaution, car les éboulements sont à craindre. Les fouilles sont bien à huit mètres de profondeur.

Deux cents Arabes, des enfants pour la plupart, travaillent ici activement. Les petites filles sont surtout nombreuses. Une dizaine de Bédouins, un bâton à la main, comme on le voit dans la tombe de Tih, surveillent les travailleurs. Ceux-ci, pour s'encourager, chantent des airs aussi tristes que leurs mines hâves et flétries. Tout est encore dans le pêle-mêle du chaos, et rien ne peut être scientifiquement reconstitué. D'immenses blocs de granit, brisés par quelque effroyable secousse, gisent amoncelés les uns sur les autres. Il semble impossible d'en rapprocher deux ou trois qui s'ajustent convenablement. Cette vaste confusion est pour moi un mystère. Les innombrables et gigantesques fragments de colonnes rappellent les édifices de Karnak, sauf qu'ici tout est de granit. Des statues colossales, probablement celles qui étaient au propylône, sont affreusement morcelées. Bien qu'on n'en retrouve pas toutes les parties, il est facile de voir qu'elles avaient les neuf pieds de haut dont parle Hérodote. Une statue de roi vient d'être découverte sous nos yeux. Il faut la mettre

à l'abri avant ce soir, autrement des Arabes superstitieux viendraient cette nuit lui couper le nez ou les oreilles, comme ils ont fait à la déesse elle-même, sans respect pour son antique majesté. Quelques chapiteaux permettent de juger que le temple dut être d'un très beau style. Des cartouches quelquefois entiers, le plus souvent fragmentés, sont visibles çà et là. Nous y lisons les noms d'Amyrtée et surtout d'Osorkon I et de Ramsès II.

Que d'abominations ont été commises en ce lieu, sous prétexte d'honorer la déesse à la face féline! On y venait de très loin, sur des barques, avec des chœurs de chant et de danse organisés, au milieu des démonstrations les plus obscènes. Un groupe attirait l'autre, et, les multitudes s'enfraisant elles-mêmes, il y avait ici, au jour de la grande fête, jusqu'à sept cent mille adorateurs. Les orgies se perpétuaient toute une semaine.

Nous quittons le vaste chantier, regrettant que de telles fouilles ne se fassent pas à Jérusalem, à Jéricho, à Samarie, sur les bords du lac de Génézareth. Comme elles auraient pour nous un résultat plus intéressant! On cause un moment des recherches faites par M. Naville à Maskoutah, où je passerai dans trois jours, et des conséquences qu'il en tire. Toutes les théories sur le chemin des Israélites vers le désert sont discutées. J'ai le plaisir de me trouver de l'avis de M. Naville, qui croit au prolongement de la mer Rouge jusqu'aux lacs Amers.

En descendant des hauteurs où Bubaste fut bâtie, on nous montre une montagne de squelettes

et de momies de chats sacrés. Ces êtres, chers à la déesse, étaient vénérés de leur vivant et pieusement ensevelis après leur mort. En variant ses idoles, l'Égypte ne parvenait pas à satisfaire ses instincts d'idolâtrie. Ce qu'il y a d'évident, c'est que ses dieux devenaient de plus en plus ridicules et méprisables. J'emporte avec moi une de ces idoles de bronze, oxydée depuis des siècles et mutilée à la patte. Comme œuvre plastique, ces chats n'étaient pas mal réussis.

Nous avons fait à Zagazig quelques visites de convenance. L'ennui c'est qu'à chacune il faudrait fumer, boire du café et manger des confitures. Refuser tout, c'est être désagréablement incivil. Alloùs, encore un sacrifice aux usages du pays. Pas toutefois celui de fumer. Préjugés pour préjugés, je préfère les miens, et je n'aime que par raison le prêtre qui fume. De beaux nègres, de grandes négresses en robe blanche nous offrent toutes sortes de douceurs. C'est d'un singulier effet. Les bazars sont étroits, bien fournis, peu propres. On se scandalise de me voir sans barbe. Je n'ai pas voulu la garder. Faudra-t-il encore capituler sur ce point et devenir oriental par cet appendice du profil humain? Or çà, Messieurs les Arabes, vous ne méritez pas qu'on se préoccupe jusque-là de vos appréciations. Vous croyez que quiconque n'a pas de barbe n'est pas un homme? C'est une femme, dites-vous en me regardant, *marah!* Votre confusion me laisse aussi insensible que votre admiration. Il ne faudrait tenir aucun

compte des préjugés de cette race avilie, pas plus pour porter la barbe que pour fumer, ou pour accepter une double chaussure en entrant dans ses mosquées. Nous n'en valons pas davantage à ses yeux et nous lui donnons une fausse idée de ce qu'elle peut valoir elle-même. Quand ces gens-là nous auraient vus dix, vingt, cinquante, cent, mille, sans barbe, ils comprendraient que ce n'est pas là ce qui fait l'homme. Les Romains, les Grecs, les anciens Égyptiens eux-mêmes n'en portaient pas, comme on peut en juger par leurs statues et leurs momies. Dans la Genèse, nous lisons que Joseph, mandé par Pharaon¹, commença par se raser. Je pense que la vieille Égypte n'en trouva pas moins que Joseph, Ramsès II, Jules César, Alexandre étaient des hommes. Ils la dominèrent même sans la barbe. Au reste, tout en me prenant pour une femme, c'est avec moi que les Arabes comptent toujours.

Les Pères ont un joli kiosque sur la branche du Nil qui va à Tanis. Est-ce celle où Moïse fut exposé? Il y a de grands roseaux le long du fleuve. Au coucher du soleil des centaines d'Arabes descendent dans ses eaux pour se purifier et prier. Les filles de l'Égypte y viennent aussi remplir leurs cruches. A vrai dire, ni leur beauté ni leur toilette ne rappellent la fille de Pharaon. Cependant il faut reconnaître que, l'amphore sur la tête ou sur l'épaule, malgré leurs misérables haillons, elles conservent dans leur attitude une grâce parfaite et

¹ Genèse, xli, 14.

dans leur démarche quelque chose de royal. Le ciel est devenu tout de feu derrière les bouquets d'arbres qui sont à l'occident. Au milieu du calme des éléments, le tableau est féerique. L'imagination n'a rien à y ajouter. A l'âme de jouir par les yeux.

Jeudi, 8 mars.

M. Vigouroux s'est avancé vers Ismaïlia pour arriver jusqu'aux Fontaines de Moïse, en vue du désert de Choûr. J'aurais voulu le dissuader d'un voyage si fatigant. Il y tient. Le P. Wellinger et un autre religieux l'accompagnent. Je ne serai tranquille qu'en le revoyant sain et sauf.

Le temps est toujours splendide. Je m'installe au bord du Nil, dans le gracieux chalet, sous les clématites et les roses. Il faudrait pourtant se faire une théorie sur la terre de Gessen. Où fut-elle? Où trouver le district qu'occupait la famille de Jacob, où elle se multiplia jusqu'à former un peuple capable d'entrer en campagne et de se choisir une patrie? C'est surtout à cause d'Israël que l'Égypte nous intéresse, autrement, peuple pour peuple, il vaudrait mieux étudier les origines et l'histoire des Germains. Préoccupons-nous donc de ce qui a rapport à l'histoire des fils de la promesse.

En ouvrant la Bible au livre de la Genèse, je lis que la famille de Jacob, vraie tribu de pasteurs, fut cantonnée sur un point du territoire égyptien très fertile, mais non enclavé dans l'intérieur de l'Égypte.

La raison qui déterminait Joseph à placer ainsi ses frères sur un point excentrique, vers la frontière, c'est que les Égyptiens détestaient les pasteurs et qu'ils ne les eussent pas tolérés au milieu d'eux. En outre, il pouvait plaire à Joseph de les laisser aux portes du désert parce que, le jour où la vie en Égypte leur deviendrait intolérable, ils seraient sur le chemin naturel du rapatriement et du retour vers Canaan. Si même l'humeur nomade les reprenait, ils pouvaient de temps à autre essayer des excursions à travers la vaste mer de sable. Ils en essayèrent, en effet, mais avec un médiocre succès.

La terre où ils s'établirent s'appelait Gessen et plus tard Ramsès, l'un de ces deux noms étant mis à la place de l'autre dans l'indication géographique qui nous préoccupe. Elle était entre la ville royale et la terre de Canaan, c'est-à-dire sur la frontière orientale de l'Égypte, et Joseph, allant au-devant de Jacob, son père, est censé monter, comme tout voyageur qui, partant du Delta, se serait dirigé vers Canaan. Mais où était la ville royale? Quel était le Pharaon qui donna à Joseph sa confiance? Autant de questions encore pendantes.

Le nom de Pharaon par lui-même n'indique rien de précis. C'était un titre désignant d'une manière générale le chef de l'État. Qu'il vienne de *Ph-ra* « Soleil », parce que les rois se disaient fils de cet astre, ou de *Per-âa* « haute maison », parce qu'ils habitaient les grands palais, les étrangers ne con-

naissaient guère les maîtres de l'Égypte que sous cette qualification générale. On disait le Pharaon, comme nous disons le sultan ou la Sublime Porte, sans s'informer ni nous informer du nom spécial du prince régnant.

Faute de plus sûres indications pour reconnaître le Pharaon dont Joseph fut le grand ministre, on a voulu au moins préciser sa physionomie morale, afin d'arriver à lui donner un nom historique. On a dit que, favorisant ainsi les étrangers, il avait dû être étranger lui-même, et désireux d'assurer son pouvoir dans le pays en acceptant le concours de quiconque pouvait le fortifier. Égyptien par hasard, il n'avait dû être que médiocrement inféodé aux préjugés religieux ou sociaux de l'Égypte. Peut-être même sémite d'origine, se trouvait-il exempt de tout parti pris contre un autre sémite et sa religion. D'ailleurs despote absolu, il n'avait eu qu'à parler pour faire tout plier sous son sceptre. Ces détails répondent assez bien à l'idée qu'on se fait des rois de la xv^e, xvi^e ou xvii^e dynastie, dite des rois pasteurs.

Ces Syriens nomades, après avoir tout ravagé, avaient fini par trouver plus sage de tout réédifier, en régnant pacifiquement sur l'Égypte et en acceptant les traditions de leurs prédécesseurs. Or, dès avant nos hypothèses modernes, Eusèbe avait nommé Apophis le Pharaon de Joseph. Il aurait appartenu à la xv^e dynastie, qui régnait en Égypte vers 1870 avant J.-C. Rien au moins, jusqu'à l'heure présente, ne saurait contredire cette indication.

Mais où résidait Apophis. On sait que l'histoire des rois pasteurs, soit par haine, soit par orgueil national chez les scribes égyptiens, est demeurée enveloppée des plus épaisses ténèbres.

Cependant le fait que ce Pharaon maria Joseph, son grand intendant, avec Aseneth, la fille de Poti-Phera, prêtre ou prince de On, semble indiquer que le siège de sa royauté était dans les environs de On ou Héliopolis. Donc Gessen aurait été entre On et le désert, sur la ligne qui va du Caire à Ismaïlia, le centre de ce pays se trouvant à Bubaste.

Cette hypothèse demande qu'un point s'offre dans le Wadi-Toumilet pour y reconnaître Ramsès. Ce point pourrait être Tell-Yaoudeh, que nous avons vu hier¹. De là les Israélites se seraient repliés vers le nord-est, ramassant leurs familles dans les villes et les campagnes où, sous la verge des chefs de corvées, elles pétrissaient la boue mêlée de paille et de roseaux pour les constructions pharaoniennes. Le mouvement de concentration se serait terminé à Succoth près de Pithom, une des villes où les Israélites travaillèrent aussi à bâtir des greniers, ou des docks de réserve, pour toute éventualité belliqueuse.

¹ Dans le *Papyrus de Leyde*, le scribe Keniamen atteste à son maître qu'il a donné la nourriture aux Apériu qui charrient la pierre au sud de Memphis. Si les Apériu sont les mêmes que les Hébreux et que cette race étrangère ait travaillé au-dessous de Memphis, il ne faudrait peut-être pas placer trop au nord la terre de Gessen, et Tell-Yaoudeh pourrait bien avoir été une de ses villes.

Un mouvement dans ce sens est tout à fait conforme à la lettre de l'Écriture. Les enfants d'Israël *montent*¹ hors de l'Égypte. Ils vont dans le désert sans paraître vouloir quitter le pays pour toujours. Là ils offriront leurs sacrifices. On peut leur prêter les ustensiles nécessaires pour cette démonstration religieuse, ils vont revenir. Rien du moins n'indique qu'ils doivent passer la frontière. Pharaon les croit perdus au désert, c'est-à-dire dans l'espace qui s'étend entre Memphis ou Héliopolis et la mer Rouge.

La difficulté de cette hypothèse est que Ramsès, au lieu d'être une ville frontière, propice pour avoir des magasins d'approvisionnement, se serait trouvée en un point trop central. Cette même observation peut aussi être faite à propos du district où Joseph aurait cantonné ses frères. Il leur donna la terre de Gessen pour les séparer des Égyptiens; or ici même, dès l'époque de leur prise de possession, ils se seraient trouvés à peu près au milieu d'eux, car Héliopolis, Memphis, Bubasté même existaient déjà. Renonçant donc à cette hypothèse, ne trouverait-on pas une indication plus sûre et deux fois répétée au Psaume LVII :

Devant leurs pères, il fit des prodiges,
Dans la terre d'Égypte, aux champs de Tanis²?

Si les œuvres miraculeuses qui amenèrent le départ à main levée, dit l'Écriture, des enfants

¹ Exode, XII, 38.

² Ps. LVII, 12, 43.

d'Israël, eurent lieu à Tanis et dans les environs, pourquoi ne pas placer là le point d'où le peuple commença à se mettre en marche pour ramasser sur sa route tout ce qui était à lui? Il passa par Gessen, en égyptien Kesem ou Pha-Kos, Phacuse des Grecs, qui avait donné son nom au district et que nous retrouvons à Tell-Phakous, sur la rive droite de la branche du Nil dite Pelusiaque. De là il arriva à Tel-Maskoutah, l'ancienne Pithom, où, recueillant ses derniers travailleurs opprimés, il acheva sa concentration et s'enfonça dans le désert vers la mer Rouge, comme pour prouver qu'il ne voulait pas partir. Cette hypothèse, plaçant la terre de Gessen entre San ou Tanis et Pithom, sur la ligne qui passe par Phacuse est de beaucoup la plus plausible, si San peut être identifié avec Ramsès et Tel-Maskoutah avec Pithom. Nous le verrons demain.

En attendant, le P. Devoucoux a fait préparer des ânes, nous allons visiter les jardins du consul de Perse. En traversant le village des Colombes, j'admire des centaines de petites tourelles en forme de cône, très élevées, où l'on a organisé avec des pots de terre d'innombrables chambres aussi commodes que confortables, pour d'innombrables couples de pigeons. Au reste, les oiseaux sont très nombreux dans ce pays; on ne leur fait pas la chasse, pas plus qu'à tout autre gibier. Un rat de Pharaon se lève sous nos pieds, mon mouk्रे le laisse respectueusement cheminer sans songer à l'abattre. L'ichneumon fut le dieu

de ses pères. J'ai vu dans le jardin où nous nous arrêtons jusqu'à cinq nids de rossignol sur le même arbuste. Tout est en fleur ici. Nous cueillons des bananes qui sont exquises. En repassant au village des Colombes, nous rencontrons une noce dont les gens sont fort en train. On a immolé un bœuf et on le charcute au milieu du chemin, ce qui cause un véritable effroi à mon âne. Les cuisses sont déjà empalées, c'est sans doute pour les faire rôtir. Ceci nous reporte au temps d'Homère et de Samuel. Y aura-t-il un convive capable d'accepter ces énormes portions? Ce n'est pas probable. J'ai acheté une canne à sucre à mon Arabe. Avec six verres d'eau et autant de cigarettes, il passera deux jours. Comment se fait-il que cette race si sobre soit pourtant si nerveuse?

Nous sommes invités à entrer chez un pacha qui a été condamné trois fois à être étranglé, et qui, après cette terrible sentence, se porte encore à ravir. Il semble curieux à certains de voir de près un gredin de cette espèce. Il vit heureux et insolent. Avec sa tenue correcte, sa politesse affectée, sa douceur apparente, comme Barbe-Bleue, il n'en a pas moins tué cinq de ses femmes et je ne sais combien de fellahs. Il nous offre son café. Espérons qu'il n'y a pas de poison.

Vendredi, 9 mars.

La voie ferrée arrive jusqu'à Phakous. Des monceaux de briques cassées marquent la place de cette ancienne ville, qui peut-être donna son nom à la terre de Gessen ou Goschen. Gessen était la même chose que Kesem ou Pha-Koz, la demeure du Soleil¹. Des fouilles incomplètes y ont mis au jour quelques pierres portant le nom de Ramsès II. On y a recueilli des objets précieux. Je crois qu'il reste encore beaucoup à chercher. Ici des découvertes peuvent avoir des conséquences considérables au point de vue de l'histoire sacrée. Nous sommes dans le vif, il faudrait s'y tenir.

En six heures, dans une mauvaise barque et en détestable compagnie de bêtes et de gens, on arrive à San, Zoan en hébreu, Tan en égyptien, Tanis en grec. Le village est sur un monticule. Les habitants, pour éviter les crues du Nil, ont bâti sur les anciennes ruines leurs misérables maisons. Tous y vivent des produits de la pêche. La terre y est stérile, le soleil brûlant et les fièvres fréquentes. La colère de Dieu est passée par là, et, comme l'avait prédit Ézéchiel, elle a mis le feu dans Tanis². De la grande ville qui, bâtie sept ans après Hébron, fût florissante sous les rois de la XII^e et de

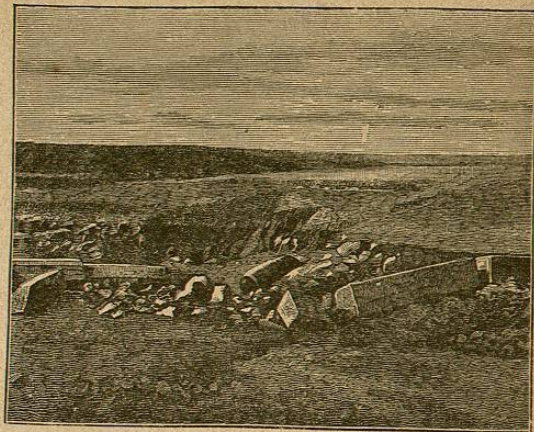
¹ M. Naville croit avoir trouvé *Kesem* à Saft-el-Henneh; c'est du moins le nom qu'il a lu parmi les ruines récemment explorées.

² Ézéch., xxx, 14.

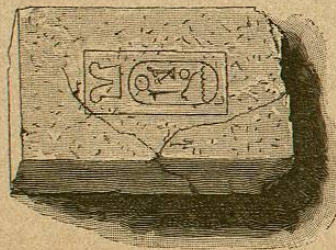
la XIII^e dynastie, comme nous l'avons constaté à Boulaq, de la cité que les Hyksos ou les pasteurs ravagèrent et relevèrent ensuite, que Ramsès II embellit et fit sienne, jusqu'à vouloir lui donner son nom, d'une des grandes capitales de l'Égypte, il ne reste que de misérables ruines.

C'est pourtant ici que Ménéphthah, le Pharaon sous lequel Moïse emmena au désert le peuple de Dieu, tint sa cour. Sa statue que nous avons vue à Boulaq fut trouvée dans ce chaos de pierres entassées pêle-mêle, et après le nom de Ramsès II, son père, le sien est celui qui s'y montre le plus souvent. Nous sommes réellement sur les terres qui, d'après le Psalmiste, ont vu les prodiges divins. Faisant, à leur manière, revivre le passé, les habitants du pays rappellent, par leur type, celui des Hyksos, tel que nous l'avons observé dans les statues de ces rois pasteurs.

C'est en allant vers l'est qu'on trouve les grandes ruines. Elles ont plus d'un kilomètre en tous sens, et leur hauteur est quelquefois de dix mètres. Là des tronçons de colonnes, des chapiteaux soigneusement sculptés, des sphinx brisés, des têtes mutilées, des membres épars et presque tous de gigantesques proportions, sont amoncelés et présentent çà et là des hiéroglyphes qu'il est difficile d'interpréter, parce que les fragments en sont disséminés et insuffisants. Un colosse de granit a été jadis peint en ocre rouge, comme le grand sphinx des pyramides. Les sourcils sont noirs, et la grande perruque tressée à plis est jaunâtre. Trois dieux



Ruines de Tanis.



Brique d'argile et de paille hachée, avec cachet de Ramsès II.

sont assis dans un petit édicule : c'est Maut, Atoum et Ammon. Comment se sont produites et mêlées, pour ainsi dire, à plaisir ces étonnantes ruines? Nul ne le dira.

Elles sont accumulées sur le naos même du temple, qui remontait, d'après plusieurs, à la vi^e dynastie, époque où la ville se nommait Ha-Awar, l'Avaris peut-être de Manéthon. Le portique, le propylône, les avenues de sphinx et d'obélisques, s'étendaient vers l'orient. Une colonne qui sert de pont entre deux monceaux de ruines mesure onze mètres de long. Dix obélisques brisés sont couchés sur le sol à la place où on les avait plantés. Ils sont couverts d'hiéroglyphes. Le nom de Ramsès II est à peu près partout. Un mur d'enceinte en briques de terre noire mêlée de paille, tel qu'en construisaient les Hébreux sous leurs persécuteurs, s'étend sur une longueur de trois cent cinquante mètres et une largeur de deux cent vingt-cinq environ. Au midi du téménos était un autre temple aujourd'hui enseveli sous le sable. Au nord-est, une belle colonne de granit rose, au cartouche de Ramsès II, marque l'emplacement d'un troisième sanctuaire.

Donc et plus que jamais, Ramsès II est ici partout, si bien que ses successeurs ont de temps en temps tenté de le supprimer. En particulier Osorkon, de la xxii^e dynastie, n'a pas craint de mettre plus d'une fois son cartouche à la place de celui du grand restaurateur de Tanis.

Deux statues, trouvées dans les ruines, portent